

Le VAR dévoile tous ses secrets

Cinq ans après son apparition en Belgique, le VAR a résolu certains problèmes, mais continue de susciter les critiques. Plongée dans les coulisses de son fonctionnement.

DOSSIER
JULIEN DENOËL

À l'image de ce qui se faisait déjà au rugby ou au hockey, certains ont plaidé durant des années pour l'introduction d'une assistance vidéo à l'arbitrage en football. L'idée avait ses partisans, pour qui cela permettrait de réduire le nombre d'erreurs et octroierait plus de justesse et de justice aux rencontres. Mais elle avait aussi ses détracteurs, qui estimaient que la vidéo dénaturerait forcément le jeu, hacherait les matchs et irait à l'encontre de l'esprit du foot par un excès de précision. Finalement, la Fifa a tranché et a introduit le VAR pour analyser quatre situations : s'il y a bien but ou non ; les situations de penalty ; les cartes rouges directes ; les erreurs d'identité.

C'est lors de la saison 2017-2018 que cette technologie a débarqué en Belgique, d'abord sur quelques matchs, avant de se généraliser. Depuis, les critiques sont nombreuses. Afin de démystifier le VAR, nous sommes allés à la rencontre de Frédy Fautrel, le VAR Manager de l'Union belge, au cœur même du dispositif. Depuis cette saison, la Fédération a centralisé le VAR à Tubize, où six bancs de travail ont été installés dans une grande pièce vitrée. « Quand on voit cette infrastructure, c'est un signe clair que la Fédé y croit. »

L'ancien sifflet français en supervise le développement et la formation des arbitres autour de ce nouvel outil. Et comprend les récentes polémiques. « J'ai eu la chance de faire une longue carrière d'arbitre, donc je sais qu'il y a beaucoup d'attentes autour du VAR et de ses décisions, et à raison. Avec cette technologie, l'attente est tellement importante qu'on supporte encore moins l'erreur. Et je peux l'entendre », débute-t-il, avant d'asséner un chiffre qui ne trompe pas.

« Après intervention du VAR, on arrive à plus de 98 % de bonnes décisions dans les moments clés d'un match. Il reste des



erreurs, c'est vrai, et on travaille chaque jour, toutes les semaines, pour les réduire. Mais il en reste, qui créent des polémiques. »

Une impossible perfection

Avec la vidéo et le fait de pouvoir se repasser les images sous différents angles, à différentes vitesses, il peut être difficile de comprendre que des erreurs subsistent. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un outil récent dans l'histoire du football et que ce système doit encore faire ses maladies de jeunesse. « Et puis on a des humains derrière l'écran, ils peuvent commettre des erreurs », glisse Fautrel. La technologie pose aussi parfois quelques problèmes, dont ne sont pas responsables les arbitres du VAR, mais plutôt tributaires : images floues, stades mal adaptés à la technologie, caméras qui se ratent, caméramen qui ne filment pas l'action, moins de caméras sur certains matchs... « Le processus n'est parfois pas bon, mais on travaille pour l'améliorer. »



Après intervention du VAR, on arrive à plus de 98 % de bonnes décisions dans les moments clés d'un match

Frédy Fautrel
VAR Manager de l'Union belge

»

Certains aimeraient qu'on arrive à 100 % de bonnes décisions. Un taux qui, en réalité, ne sera jamais accessible. « La difficulté, ce n'est pas de savoir si l'arbitre a pris une bonne décision, mais de savoir si celle prise est une erreur évidente. On intervient que quand l'arbitre a effectué une erreur claire. Mais qu'est-ce qu'une erreur claire et évidente ? », pose Frédy Fautrel. Les lois du jeu laissent une grande place à l'interprétation, « qu'on le veuille ou non ». « Dès

qu'il y a interprétation, c'est l'arbitre qui a la main. Le VAR considère que c'est une erreur claire et évidente et dit à l'arbitre de quelle situation il s'agit, lui précise d'aller voir l'écran. Mais ce n'est jamais le VAR qui prend la décision lorsqu'il s'agit d'interprétation. Le patron et seul décideur, c'est l'arbitre de terrain. Il a même le droit de ne pas aller revoir les images, de dire qu'il est sûr de lui. Et comme il y a toujours cette zone grise, l'arbitre peut considérer qu'il n'a pas fait d'erreur », poursuit le VAR Manager.

Pour autant, M. Fautrel ne veut pas se satisfaire de ces 98 % de bonnes décisions : « On travaille pour se rapprocher de ces 100 %, que ce soit sur le processus, sur la communication entre arbitres. Cela reste des hommes soumis à la pression et certains y résistent mieux que d'autres. Une des prochaines étapes, c'est de travailler sur cette gestion émotionnelle. Cela viendra avec la confiance, l'expérience. »

Etre plus rapide

Ce manque de confiance explique aussi que le VAR prenne parfois du temps. Certains, par peur de rendre un mauvais avis, tergiversent plus qu'il ne le faudrait. « A Anderlecht - OHL, après dix secondes, on sait que Yari Verschaeren est hors-jeu, mais ils surtravaillent », glisse le VAR Manager. « Néanmoins, si on arrive à 98 % de bonnes décisions, c'est en premier lieu grâce à la justesse de leurs verdicts. Et parfois, il vaut mieux prendre 30 secondes de plus et être sûr. Mais avec un an ou deux ans de plus et de l'entraînement, on va réduire drastiquement le temps d'intervention. »

Mais ce n'est pas la seule explication à ces délais. Parfois, certaines situations sont compliquées sur le plan technologique. Pour obtenir une ligne 3D, par exemple, il faut prendre quatre points, avec trois caméras différentes. « Mais parfois, on ne voit pas un point sur un

des angles. Donc on en cherche d'autres, mais on n'en trouve pas. Alors on en cherche encore un autre, qui ne correspond pas à la réalité. Quand l'équipe est confrontée à ça la première fois, ça peut prendre du temps, car il faut trouver les meilleurs points et angles afin de tracer la ligne. »

Le VAR a déjà permis de corriger pas mal d'erreurs, même si ce sont principalement les cas plus polémiques qui restent en mémoire. Or, depuis le début de la saison, à peine 107 situations ont impliqué l'assistance vidéo, soit une intervention tous les trois matchs. Pas énorme, finalement.

L'exécution du VAR se fait désormais depuis le centre national de Tubize. Un outil qui possède aujourd'hui six bancs de travail.

© J.D.

Une formation entre 12 et 18 mois

Etre arbitre VAR ne s'improvise pas, et la formation d'arbitre de terrain n'est pas suffisante pour appréhender au mieux cette fonction. Il faut donc former les arbitres à ce nouveau rôle. Une mission qui prend du temps et suit un protocole bien établi. On débute avec un nombre d'heures minimum de formation théorique, puis à de la formation pratique sur simulateur avec une augmentation de la complexité des situations. « Ensuite, on passe à des matchs "offlines". On regarde la rencontre et on travaille pendant 1 h 30, ce qui permet de peaufiner la concentration, mais sans intervention sur le terrain », poursuit Frédy Fautrel. « Ensuite, on passe en direct avec des petites situations créées sur le terrain, où on peut intervenir. Enfin, on fait au minimum trois matchs en direct et des échanges avec l'arbitre. Il y a tout un processus pour passer du gazon au VAR. Il faut compter entre 12 et 18 mois. Puis c'est l'expérience qui forge le talent. » En outre, les arbitres sont également formés durant leurs exercices physiques. « Après un atelier, ils vont se retrouver devant un écran et devront prendre une décision rapidement », explique Fautrel. Une manière de simuler l'intensité d'un match. N'importe qui peut-il devenir arbitre VAR ? Pas pour Frédy Fautrel. « On est VAR

comme on est arbitre. Il y a cette finesse technique, de lecture du jeu, qui permet au VAR d'être beaucoup plus performant et de comprendre la situation, les attentes. Un contact au niveau amateur n'a pas la même intensité qu'au niveau pro. C'est mieux aussi de connaître les relations entre arbitres et joueurs, qui ne sont pas les mêmes chez les amateurs que chez les professionnels. Un arbitre VAR de haut niveau est aussi un arbitre de terrain de haut niveau », justifie-t-il. Fautrel pointe d'autres qualités nécessaires pour être un bon arbitre VAR : de la psychologie et beaucoup de calme. « C'est la clé du VAR, au-delà de la justesse technique. La plus grosse difficulté ici, c'est le stress et la gestion émotionnelle. Quand vous êtes sur un terrain, vous prenez une décision - qu'elle soit bonne ou mauvaise - et c'est terminé. Il vous reste le management des joueurs, des coachs. Mais vous n'avez plus cette pression liée à la décision. Quand vous êtes à la vidéo, c'est là que tout repose sur vous », développe le VAR Manager pour qui le stress est ce qu'il faut gérer le mieux, car « cela peut provoquer un effet tunnel qui pousse à regarder un point ou un angle et rester dessus. C'est ça la plus grosse difficulté qui peut vous entraîner vers l'erreur ». J.D.

LE SOIR

20010516

a partir de
20€

BELGIQUE VS BURKINA FASO

MAR 29.03 20:45 LOTTO PARK

Quel visage montrera le demi-finaliste de la COUPE D'AFRIQUE contre nos jeunes Diables ?

#DEVILTIME